

GAINSBOURG-LA-REINE

TERMINE le reggae. Gainsbourg s'explique ici pour-quoi. En tout cas, il tombe pile, une fois de plus. *Love on the beat* — le morceau, le tube évident — est un electro-funk, boîtes à rythmes et synthés. Le New York sound d'aujourd'hui. Gainsbourg a de grandes oreilles et sait s'en servir... Voilà pour la musique. Sinon, Gainsbarre reste fidèle à ses obsessions : le cul, le sexe. Ça ne surprendra personne mais ce n'est pas si simple. Bien sûr, il va encore choquer les hypocrites puisqu'il parle de l'amour des garçons, effleure le tabou de l'inceste dans une chanson bouleversante (*Lemon incest*). Il s'en fout : « Mon propos n'est pas de choquer mais d'être plus sincère comme je ne l'ai jamais été », dit-il. Il raconte l'histoire de *Love on the beat*, côté cuisine et fait le tour de ses sept nouvelles vignettes.

LOVE ON THE BEAT : Je pense à toi en tant que cible / Ma belle enfant écartelée / Là, j'ai touché le point sensible / Attends je vais m'attarder.

LE MATIN. — Alors, la page reggae est définitivement tournée dirait-on ?

Serge Gainsbourg. — Yes sir, c'était pas la page, c'était deux pages. Une page à Kingston, l'autre à Nassau. C'était assez étonnant... pour m'évader de Londres parce que j'avais fait quinze ans... Je parle comme un détenu.

C'était prévu ces deux albums de reggae après Londres ?

Oui, après la mort de Sid Vicious, j'ai dit : bon, le surréalisme, le dadaïsme, tout ça, c'est terminé. Il est allé plus loin que j'irai jamais parce que je vais quand même pas me prendre une overdose. J'ai peut-être une réputation de mec qui prend des lignes mais c'est faux ; je prends des lignes aériennes.

Qui crie sur *Love on the beat* ?

C'est Bambou... faut balancer la purée, c'est Bambou...

Quest-ce que vous lui faisiez ?

Il y a un titre un peu plus loin qui s'appelle *No comment*. Voilà ma réponse à cette question.

Pourquoi New York ?

Why New York ? Donc ayant fait ces deux pages de reggae, j'ai décidé que Robbie Shakespeare et Sly Dunbar, les rastas, les musiciens jamaïcains ne pouvaient pas évoluer au-delà de deux harmonies, quatre maximum. Comme je suis très sensible à la sophistication des harmonies, comme j'ai eu une initiation de pianiste de bar — j'adore les harmonies de Cole Porter, de Gershwin mais aussi, bien sûr, celles de Schoenberg et d'Alban Berg —, j'ai décidé, avec mon producteur, de... On a fait une compilation de ce qui se faisait de mieux en ce moment et on a trouvé *the best*. Et *the best*, c'est New York.

Vous avez pris les meilleurs musiciens américains : Billy Rush, le guitariste de Soutside Johnny ; Larry Fast, le synthé de Peter Gabriel ; Stan Harrisson et les Simms Brothers, respectivement saxophoniste et choristes de David Bowie. Tout ça enregistré dans un des meilleurs studios de New York...

Pas un des meilleurs, c'est le meilleur. Power Station, c'est le meilleur, *the best* et le plus cher... C'est vous qui avez choisi les musiciens ?

Je pourrais dire oui... J'ai composé dans les deux sens étymologiques du terme. J'ai composé pour et avec eux. Comme je l'avais déjà fait avec Rita Marley et les I-Threes. Les Simms qui sont carrément out of

Ce soir, sur 95,2 FM, le pornographe du phonographe présente, en exclusivité mondiale, son nouvel album, « Love on the beat ». En avant-première en voici quelques extraits. Gainsbarre y raconte ses chansons, New York, Charlotte, Artaud, James Joyce et son nouveau look travelo. Pouet ! Pouet !



La photo de la pochette de « Love on the beat » signée par William Klein

focus, flous derrière Bowie, là je leur ai donné quand même... Je les ai mis in focus.

Au premier plan...

Pas avant moi, hé !

Combien de jours de studio pour faire ce disque ?

Quatorze jours à la mi-juin après un premier voyage pour préparer le terrain avec Billy Rush : programmation des Linn drums (batteries électroniques), pour faire l'approche des lignes mélodiques et des contre-points... On a enregistré au studio House of Music, dans le New Jersey. Après, six jours de mixage à Power Station.

Et pour les textes ?

Là, c'était l'enfer. A Paris, je m'étais isolé au Ritz en pensant que j'allais bosser mais il y avait trois bars et trois pianos... Je me suis planté : pas UN mot... Rien. En plus, ça m'a coûté la peau des fesses. A New York, j'ai pris une petite chambre au Westbury, près de Central Park. Et puis, deux nuits blanches, l'enfer, l'enfer, le chemin de croix. Charlotte et Bambou étaient là, Charlotte ne savait même pas ce qu'elle allait chanter...

Les rapports avec les musiciens ?

Ça s'est mieux que bien passé. Un peu comme à Kingston ou à Nassau : dès que je me mettais à un clavier, les mecs voient bien que je ne suis pas un escroc, un petit Français... que je suis un musicien. Donc pas de rapports de forces mais d'égalité.

Est-ce que vous envisagez la sortie de *Love on the beat* en maxi-45 tours aux États-Unis ?

Oui, il est question que ça se fasse et même qu'il y ait une sortie mondiale pour le maxi.

L'ingénieur du son ?

Nous avions un des meilleurs (John Rollo) qui faisait Diana Ross l'après-midi et qui passait sur nous le soir. Quand j'ai fait *Je t'aime moi non plus* à Londres avec Jane, les Anglais sont sortis de la cabine et m'ont dit : « C'est un hit ». Lui, pour *Love on the beat* il n'a pas dit ça ; il est sorti et il a dit : « C'est un chef-d'œuvre ». Yes sir.

Love on the beat dure 8'5", vous tenez aussi longtemps ?

8 minutes 5 ? Moi, je peux vous faire un trente centimètres entier, ah, ah, ah ! Vous êtes fous les mecs !

SORRY ANGEL :

C'est moi qui t'ai suicidé mon amour / je n'en valais pas la peine / tu sais / sans moi tu as décidé / un beau jour / décidé que tu t'en allais.

Ça, c'est carrément la chanson la plus triste de l'album.

Non, elle n'est pas triste. C'est pas possible quand on a des musiciens aussi « classe », ça peut pas être triste... C'est une chanson, je dirais, plutôt terrifiante. J'ai poussé une fille au suicide (*sur un ton frimeur*) : ça m'est arrivé quelquefois... Bon, elles se sont loupées parce que les filles ont toujours un téléphone à droite. Marilyn n'a pas

pu décrocher son téléphone mais elle l'avait à droite. Elle a voulu téléphoner. Le constat policier dit qu'elle avait la main allongée, à droite, vers un téléphone blanc. Les filles se loupent, un mec se loupe pas. Un mec, il prend un flingue, paf : une overdose de plomb.

Pour en revenir à *Sorry Angel*, c'est une chanson dure, pas triste. La tristesse... je ne suis pas triste actuellement. Ce disque est un exorcisme à propos de ma cassure avec Jane. Ça c'est net, précis. Le reggae que j'ai fait à Nassau, j'étais encore blessé. Là, c'est fini, terminé. Il faut quand même être un mec, avoir des couilles et puis vivre avec tout ce qu'on apporte au destin et tout ce que le destin nous apporte. Mais c'est une chanson, oui, qui me fait un peu peur parce qu'en même temps, elle est terrible au point de vue paroles et très belle mélodiquement.

HMM, HMM, HMM :

J'ai des doutes j'ai les affreux, hmm, hmm hmm / les affreux de la création / hmm hmm hmm / comprenez, qui veut / pas si con / hmm hmm hmm.

Troisième morceau : Gainsbourg se met à chanter...

Ouais bien sûr, je chante parfois, mais il y a des mots qu'on ne peut pas mettre en musique comme « *L'un a son trou de bulle, l'autre à son trou de balle* » ; ça, c'est dans *l'Homme à la tête de chou*, on ne peut pas mettre ça en musique. Si

les lyrics sont trop forts, la musique est en dessous et ça, c'est pas bien. Il faut s'aligner. Et parfois, j'ai une veine — ou une déveine — en ce qui concerne ma prosodie qui fait que je ne peux que faire du talk over ; c'est une technique particulière qui consiste à parler sur le temps, pas n'importe comment.

Vous parlez de la poésie dans cette chanson. Vous pensez toujours que ça se « prend » pas par l'oreille mais par l'œil ?

Ça se prend par derrière, hé, hé. De toute façon, ça doit arriver au cerveau. De ma vie, je n'ai jamais entendu quelqu'un balancer un poème qui me passe par l'oreille et me troue le cul. Pas un... Attention, une exception : quand j'étais gamin, vous n'étiez pas né, j'ai entendu Antonin Artaud à la radio et c'était magnifique. Ça, ça m'a troué le cul ! (*Lecture de Pour en finir avec le jugement de Dieu*, par Antonin Artaud en public au théâtre du Vieux-Colombier, le 28 novembre 1947. NDLR).

KISS ME HARDY :

A Frisco non loin de Sodome / là aussi j'ai connu un très beau jeune homme / qui m'a dit / kiss me hardy / kiss me my love.

Pourquoi cette ambiance « cuir » brusquement, les bas-fonds de New York, etc. ?

Parce que... j'ai fait le tour des... Je connais les filles et j'avais envie d'écrire, sincèrement, pour les mecs, c'est tout ; c'est pas dégueu. Ah non, elle est belle cette chanson !

Parlez-nous des gays que vous avez rencontrés à New York ?

J'ai eu le temps de rencontrer personne car je suis un professionnel et je suis passé de l'hôtel au studio. Il ne s'agit pas, quand je fais un disque, de faire le touriste ou le pède ou tout ce que tu veux. De toute façon, j'avais emmené ma petite Bambou...

Et les paroles de *Kiss me hardy* ?

Je cite Francis Bacon parce que, pour moi, c'est le dernier... un des derniers survivants de la peinture ultramoderne. Et puis, c'est connu, il est pédé comme un phoque.

NO COMMENT :

Si je baise affirmatif quoi des noms no comment / des salopes affirmatif des actrices no comment.

Alors ?

No comment : je veux dire par là que je veux pas donner le nom des gonzesses que je me suis tiré parce que je trouve ça abject. Certains balancent des noms dans les journaux ou dans leurs mémoires, c'est d'une indécence totale. Autant je peux montrer ma queue dans un canard... pourquoi pas, il y a la queue du David de Michel-Ange, pourquoi il n'y aurait pas la mienne ?

I'M THE BOY :

Homme parmi les hommes parmi les hommes dans le noir ou l'ivoire, recherchant les symptômes d'orgasmes illusoire.

Ah celle-là, je l'adore. Je ne veux pas faire un plan d'escroc : « *Im' the boy that can enjoy invisibility* », c'est une phrase de James Joyce et que j'ai flashé dessus, mais je ne savais pas comment la traiter. Et j'en ai fait un truc homosexuel. Les garçons qui se cachent dans le noir. Parce que, souvent, les homosexuels ont des angoisses, alors ils se cachent...

On en revient encore à une ambiance d'hommes...

De mecs, pas d'hommes.

Quelle différence ?

Une différence intellectuelle. Mec, c'est plus viril que homme. ➤

homme, c'est un animal. Un mec, c'est un mec. Vous parlez beaucoup d'hommes. Quel est votre type ?

Montgomery Clift ; il « en était » d'ailleurs. Il a été amoureux d'Elizabeth Taylor... Il y a aussi James Dean qui a été amoureux de Pier Angeli. Mais oublions, il sont tous morts. Putain, c'est dur ! Pour Montgomery Clift, j'avais fait la musique du film *L'Espion* et puis, il est arrivé dans la salle avec un très grand Noir superbe, évidemment à la colle avec lui...

Parmi les jeunes ?

J'aurai aimé avoir la gueule de Bowie. Je le trouve beau. Michael Jackson a quelque chose de troublant mais un peu « abimé » en fait, il est pas cool ce mec, il est hyper-tendu... J'adore hein, j'ai ses disques, j'ai même les compact-disques et puis il a une gestuelle sublime ; un peu comme celui que je vais citer, que j'adore aussi, qui vieillit de façon sublime, c'est le mec des Stones.

Mick Jagger ?

Il est magnifique et puis il est ce que je ne suis pas : c'est un athlète. Lui aussi avait inventé une gestuelle. Un autre, négroïde : James Brown. Je l'ai vu et j'en ai pris plein la gueule.

HARLEY DAVID SON OF A BITCH :

Eh dis donc, David fils de pute / Harley David son of a bitch / qu'est-ce que tu fais sur ma Harley. Gainsbourg. — Next ! On passe à l'autre. Tiens ça, c'est un hommage à Bri-Bri (Bardot, NDLR). Je peux l'appeler Bri-Bri puisqu'elle m'appelait Gain-Gain ! Je lui ai écrit la Harley qui tient toujours la route.

Tu la revois encore ?

Non. Il faut parfois se perdre de vue pour rester on the focus. A propos de « focus », un projet de film ?

Faut du blé. C'est un art qui demande beaucoup de blé. Je vais faire un show de l'intégrale de mon disque et dont je serai le metteur en scène mais je demande du blé. Pas pour moi : pour la technique.

Le show, ça va être quoi ?

Ça va pas être froid, ça va être chaud. Waouuuuh !

Il va y avoir un vidéo...

Voilà. C'est moi qui le mettrai en scène... Non : j'ai un grand plan mais je ne peux pas te le dire. C'est pas encore signé. C'est un des plus grands metteurs en scène italiens. Sinon, je le ferai moi-même.

LEMON INCEST :

Je t'aime, je t'aime, je t'aime plus que tout / papapapa / l'amour que nous ne ferons jamais ensemble / est le plus beau, le plus violent / le plus pur, le plus envivrant.

Là, c'est avec Charlotte, votre petite fille qui chante avec vous ?

C'est ma petite fille qui a treize ans maintenant et qui est dans une école en Suisse.

Ah, école privée ?

Yes, sir !



Gainsbourg dans les studios de 95, 2 lundi dernier.

Et pourquoi l'école privée ?

C'est elle qui a voulu et moi, je casque.

Et c'est elle qui a voulu chanter ou c'est vous qui le lui avez demandé ?

Je lui ai demandé timidement et elle est venue. Elle m'adore ; il n'y a pas plus fanatique dans le monde que ma petite fille... A New York, dans le studio, j'ai demandé qu'on installe deux micros ; l'un très bas et l'autre très grand pour moi, et j'ai dit : « Tiens, on va faire les voix ensemble ». Et quand j'ai entendu Charlotte qui a quand même des accents de sa maman, j'ai eu la gorge serrée, je me suis mis à chialer. J'ai dit : « Bon ça va. On fait la voix de Charlotte et on fera la mienne ensuite. » Voilà sur *Lemon Incest*... Quand elle vient à Paris, Charlotte couche dans mon lit. Elle m'a écrit une lettre absolument bouleversante parce que je l'avais charriée sur ses nibards qui commençaient à pousser. J'ai dit : tu sais, ma petite fille, tu pourras plus être dans mon lit — encore que j'ai un lit de trois mètres sur trois, on ne se touche pas — ça va être difficile, il faudra que tu ailles dans le boudoir où il y a un lit. Elle m'a écrit : « Mon petit papa, quand j'aurais mes "bubbies" qui vont poindre, je voudrais quand même coucher avec toi. » C'est bouleversant. Et puis, c'est vrai qu'elle a un peu la voix de Jane...

Et cette pochette. Ce n'est pas un peu opportuniste de se maquiller, de jouer la carte androgyne après Bowie et Boy George ?

Je n'ai jamais été opportuniste de ma vie. J'ai peut-être été toujours très putain mais dans le bon sens du

terme. J'adore les putains, je trouve que ce sont des petites filles souvent adorables et je ne vois pas ce que j'ai de moche en me traitant de putain. Opportuniste, non. Parce que opportuniste implique fausseté, implique que l'on n'est pas intègre avec soi-même. Mais putain, oui. Je me vends...

Ça fait quand même penser à ces journaux qui en se rendant compte que Michael Jackson se vendait s'y sont mis aussi...

Eh, mon petit gars, je vais te dire : je suis jamais à la bourre, je suis dans le coup et, parfois, je suis en avance et j'ai été souvent en avance. Alors, ne me dis pas que je suis à la bourre parce que ça...

Entretien réalisé par Eric Ellisade et Philippe Cohen-Solal

• *L'intégralité de l'interview sera diffusée, aujourd'hui, sur 95,2 FM, à deux reprises, à 18 h 30 et à 22 h 15, sévices compris...*

CONCERTS



Radio France

NOUVEL ORCHESTRE PHILHARMONIQUE

Grand Auditorium
Vendredi 28
septembre
20 h 30

dir. : Hubert SOUDANT
Hélène Delavault, Margot Pares
Susan Roberts, Pierre Amoyal
WAGNER - KOERING (création)

loc. : RADIO FRANCE, salles et agences

CALENDRIER DES ADMINISTRATEURS DE CONCERTS

ABBAYE DE ROYAUMONT
Val-d'Oise
12 km au sud
de Chantilly
2 km au nord
de Versailles
SAMEDI
22 SEPTEMBRE
Revs. 635-39-16
(p.e. WERNER)

20^e anniversaire
de la Fondation
à 18 h 30

Ens. de 11 chanteurs solistes
D. KIENZKY, soprano
D. SIMPSON, violoncelle
G. GARCIN, flûte
Dir. Amick MINCK
Gilles RACOT
« Jubilés »

Claudy MALHERBE
« Vol de l'Émme »
Créations montées
à 21 heures

H. CUENOD, ténor
H. HOTTER, basse
D. BROWN - C. DUBOSC
sopranos
ENS. VOCAL M. PIQUEMAL
D. ABRAMOVITZ - M. DIBBERN
C. LAVOIX, piano
Schubert - Strauss
Mendelssohn - Debussy - Fauré
Poulenc - Jacques Leguerey

CINEMA

FESTIVAL DE BIARRITZ

RIBAS : LE GEANT DES PETITS

FAIRE un film en Catalogne n'est pas toujours chose facile. La vidéo et la télévision réussissent de plus en plus à vider les salles et les producteurs se font rares. Malgré cela, on peut y réaliser le film le plus cher de toute l'histoire du cinéma espagnol. Pour ça, il faut s'appeler Antoni Ribas et avoir une certaine folie. Il faut, comme il le dit lui-même « vouloir être le géant des petits ». Cette folie des grands a donné *Victoria*, un film de plus de sept heures, qui nous a été présenté dans sa version internationale de quatre heures.

Victoria est né d'un autre film de Ribas, d'un autre « débordement », *la Ciutat cremada* (grand prix du Festival de Biarritz en 1980 et présenté en France) qui racontait l'histoire de la Catalogne de 1899 à 1909. S'étant laissé emporter par son sujet, Ribas s'est retrouvé avec une énorme documentation qui dépassait largement le cadre de son film. Face à ces milliers de fiches et aussi face au formidable succès remporté par *La Ciutat cremada*, il s'est attelé à *Victoria* dans l'intention de filmer en une heure trente « la grande aventure d'un peuple ». C'était en 1977.

Un an plus tard, les fiches s'étaient encore accumulées, la durée du film avait doublé. Fin 1979, il décide de deux parties de deux heures pour, en 1980, se rendre à l'évidence : il fallait ajouter encore trois heures. Mais curieusement, au fur et à mesure que les kilomètres de pellicule s'alignaient (plus de 150), la période traitée diminuait. Parti pour retracer chronologiquement l'histoire de la Catalogne de 1917 à

1929, Ribas s'est finalement limité à trois jours et trois nuits du mois de juin 1917, les trois jours qui ébranlèrent la Catalogne.

Bien que restée neutre dans le conflit mondial, l'Espagne en ressent les répercussions économiques, sociales et politiques. Au sein de l'armée et dans les milieux ouvriers et syndicalistes, des mouvements révolutionnaires et nationalistes se manifestent. « Je crois qu'il est nécessaire pour la Catalogne de faire ces recherches historiques qui n'ont jamais été effectuées au cinéma », explique ce catalaniste convaincu. Mais un tel film, qui a demandé cinq ans de recherches, dix mois de tournage et plus de sept cents acteurs (parmi lesquels Helmut Berger) coûte très cher.

Ribas n'est pas homme à se laisser émouvoir pour si peu. Comme pour *la Ciutat cremada*, il a réuni de petites participations en faisant appel à ses amis et aux amis de ses amis. *La Ciutat cremada* a ainsi été financée par 132 personnes mais il en a fallu 1 400 pour *Victoria*. Devenu pour beaucoup leur « mémoire nationale », on lui réclame à présent de s'attaquer à la République. Mais pour l'instant, Ribas a fermé les livres d'histoire pour marcher sur les traces de Dali.

Le tournage de ce film de fiction commencera en avril à Arcachon, là où Dali avait une maison et se poursuivra à New York, Londres, Paris, Cadaqués... Une rude tâche pour Ribas car les producteurs, canadiens cette fois, sont fermes sur la durée du film.

Florence Raillard

STUDIO DES CHAMPS-ELYSEES

Daniel Darès - Guy Descaux - Jacqueline Cormier présentent

DOMINIQUE BLANCHAR

NELLY BORGEAUD

De si tendres liens
de Loleh Bellon

Mise en scène JEAN BOUCHAUD

décor PACE costumes JACQUES SCHMITT

MARIO PECQUEUR JEAN-YVES GAUTIER

Location : Théâtre, agences et bar tél. : 723.35.10

LE PLUS CÉLÈBRE CABARET DU MONDE

LIDO



20 h
Dîner Dansant
Champagne et Revue
400 F
22 h 30 et 0 h 30
Champagne et Revue
275 F
PRIX NETS
SERVICE COMPRIS

116 bis, Champs-Élysées - 563.11.61 et Agences

95.2
LES CHAMPS-ÉLYSÉES
PRESENTENT EN CONCERT
LE MATIN

SADÉ

JEU 27 & VEN 28 SEPT 84 à 20h30

THEATRE LE SPLENDID
48, RUE DU FBG ST-MARTIN, 75010 PARIS, TEL. 238 21 93

LOC : 3 FNAC-NEW ROSE-CLEMENTINE BARRIS-BOUCHES-SPLENDID
distribution @B

VENDREDI 21 SEPTEMBRE 1984